

riette. Pris de peur, il aura trouvé un complice pour appuyer son mensonge... Jules Servaize... C'est bon à savoir...

Séance tenante, Gilbert se fit délivrer une copie de l'acte de naissance de l'enfant qu'il venait de déclarer comme sa fille légitime.

Le tour était joué !

L'avenir, un moment si sombre, s'éclaircissait enfin...

A Henriette, sa femme, par conséquent à lui, l'usufruit, sans contestation possible, des millions du comte d'Areynes.

Complètement réconforté, il retourna à son domicile, et la sage-femme prit des mesures pour procurer sans retard une nourrice à la petite Marié-Blanche.

A cette heure, où tout semblait lui sourire, Gilbert n'éprouvait qu'un souci : celui d'avoir un complice au courant de la situation ; mais, ce complice, il comptait bien s'en débarrasser au plus vite.

Comment s'en débarrasserait-il ?

Il ne le savait pas encore, mais quand on est, comme il l'était, décidé à ne reculer devant l'emploi d'aucun moyen, on a beaucoup de chances d'arriver à son but.

Le fiacre qui emmenait vers la porte de Charenton Merlin, Servais Duplat et la petite fille qu'on croyait arrachée à la mort par ce dernier, n'arriva pas sans encombre à destination.

Partout Merlin devait parlementer avec les chefs des postes qui occupaient les rues, se faire reconnaître, exhiber le laissez-passer délivré par le maire du onzième arrondissement, et la pièce administrative justifiant la sortie de Paris de M. Jules Servaize.

Entre temps, lorsque le fiacre roulait, Duplat questionnait Merlin, et celui-ci le questionnait à son tour.

—J'ai parfaitement compris pourquoi tu m'as fait me camoufler d'un nom de fantaisie, dit Servais, mais ne crains-tu pas que cette supercherie soit découverte, un jour ?...

—Par qui pourrait-elle l'être ? répliqua Merlin, personne n'a intérêt à contrôler la déclaration... C'est une affaire classée, comme on dit au palais... Et d'ailleurs entre deux dangers il faut toujours choisir le moindre... Tu risquais d'être parfaitement et immédiatement fichu, si ton nom avait été prononcé une seule fois. Maintenant, plus rien à craindre... La gosse appartient à cette heure à l'Assistance publique... On ne s'occupera pas plus à l'avenir de Jules Servaize que du Grand-Turc ! Grâce à moi tu vas pouvoir sortir de Paris sous la sauvegarde du gouvernement... Je t'aurai encore une fois tiré d'embarras. Conduis bien ta barque quand tu vas te trouver hors des fortifications et tu pourras dormir tranquille...

—Je te fiche mon billet que je ne commettrai pas d'imprudence ! sois sans inquiétude, mon vieux frère !...

—Je te conseille d'éviter de te montrer pendant quelque temps, et de te terrer comme une marmotte... Souviens-toi de ce que je t'ai dit : Tu as été dénoncé comme capitaine de fédérés ayant commandé le feu sur les otages, et on va certainement faire quelques recherches pour te trouver... Porte donc, jusqu'à nouvel ordre, le nom de Jules Servaize qui est blanc comme la neige... Ce sera prudent...

—Il y a une chose à laquelle tu ne penses pas, fit observer Servais Duplat.

—Quelle chose ?

—Ce nom de Servaize appartient peut-être à quelqu'un...

—A personne que je sache. Il m'est venu au hasard sur les lèvres... Le premier venu était le bon, pourvu qu'il ne fût pas le tien... Il te mettra à l'abri des recherches, c'est tout ce qu'il faut.

—Enfin, si j'étais arrêté...

—Pourquoi le serais-tu ? C'est invraisemblable...

—Tout est possible... Enfin, dans ce cas, ne pourrais-je me réclamer de toi ? faire valoir le service que j'ai rendu à l'armée de Versailles en lui livrant la porte des Prés-Saint-Gervais, et...

Duplat allait continuer.

Merlin lui coupa la parole.

—Garde-toi bien de faire cela ! s'écria-t-il. On te désavouerait carrément, quelles que soient tes affirmations, quelles que soient même les preuves que tu pourrais fournir... Je te l'ai déjà dit et je te le répète, seul je suis connu et, pour le gouvernement, seul j'ai agi. C'est moi qui ai été payé et laissé maître du choix des moyens et des hommes qu'on ne voulait même pas connaître... Je serais donc mal venu à certifier que tu as été mon collaborateur dans cette affaire. Je ne t'en sais pas moins gré, et je te prouve en t'aidant à prendre la poudre d'escampette, lorsque mon devoir d'agent de l'autorité régulière était de te livrer... D'ailleurs, si tu sais t'y prendre, tu n'as à craindre aucune arrestation. Que comptes-tu faire hors de Paris jusqu'au jour où on ne pensera plus à toi ?

XLVI

—Je vais me terrer à Champigny... lui répondit Duplat.

—Tu connais quelqu'un de sûr dans ce village-là ?

—Oui.

—Qui donc ?

—Une amie à moi...

—C'est juste, je n'y pensais plus... mam'zelle Palmyre, la blanchisseuse...

—Une fille très chic... Chez elle je serai en sûreté...

—Veux-tu que je te donne encore un bon conseil ?...

—Donne ! j'ai confiance en toi.

—Tu ne saurais mieux faire... Eh bien ! mon conseil, le voici : Reste le moins longtemps que tu pourras chez Palmyre...

—Pourquoi ?

—Parce que Champigny est trop près de Paris... La police y fourrera son nez, un de ces quatre matins... A ta place j'irais faire un petit tour à l'étranger, en Suisse ou en Belgique, en attendant une amnistie qui ne manquera pas d'être votée un jour ou l'autre... tu as de l'argent, tu n'es point bête, tu te tireras toujours d'affaire...

—Tu as peut-être raison...

—J'ai raison certainement... Attends trois ou quatre jours et file en Suisse comme un zèbre. C'est plus sûr...

—Mais, pourrai-je passer la frontière sans passeport ?

—Rien de plus facile.

—Comment ?

—Tu descendras de chemin de fer deux stations avant celle où les agents de la sûreté veillent déjà depuis quelques jours, et tu passeras la frontière à pied, par des petits chemins de traverse, comme un bon bourgeois qui se promène la canne à la main...

—Le temps de me reposer un peu, et en route pour la Suisse !...

On était arrivé à la porte de Charenton.

—Tu conserveras la voiture jusqu'à Gravelle pour aller plus vite... dit Merlin. A Gravelle tu la renverras et tu gagneras de ton pied léger Saint-Maur-des-Fossés et la maison de Françoise Leroux... Moi je vais te quitter, il faut que je rentre immédiatement à Paris où le devoir m'appelle...

La porte de Charenton était gardée par une compagnie de chasseurs et par des gendarmes.

L'agent de Versailles entra dans le bureau de l'octroi où se tenait l'officier commandant du détachement, se fit reconnaître et exhiba de nouveau les pièces autorisant la sortie de Paris de Jules Servaize.

Ces pièces étant en règle, l'officier ordonna de laisser passer.

—N'oublie aucune de mes recommandations, dit Merlin à Duplat en lui serrant la main. Au revoir et bonne chance !

—Merci !

Le fiacre, continuant à rouler vers Gravelle, franchit l'enceinte des fortifications.

Duplat poussa un soupir d'allègement.

—Je suis sauvé ! pensa le misérable. Une fois l'enfant entre les mains de Françoise Leroux, je n'aurai plus à m'occuper que de moi-même, et nous verrons bien si les mouches de la police versaillaise viennent à bout de mettre les pattes sur la peau de bibi ! et j'y tiens, à la peau de bibi ! C'est la mienne !

La voiture filait bon train sur la route déserte de Saint Maurice.

Tout à coup, un rayon de soleil perça le ciel gris et brumeux, laissant tomber comme une poussière d'or sur les branches de lilas en fleur émergeant au-dessus des murailles d'enceinte des propriétés longeant le côté gauche de la route.

A droite les saules et les vernes, entre lesquels coulait silencieusement un petit bras de la Marne, resplendissaient sous une légère couche de rosée qui mettait des diamants sur leurs feuillages aux dessous argentés.

Dans les branchages flexibles les petits oiseaux chantaient éperdument, célébrant à gorge déployée la joie de vivre, l'espace libre, la nature qui faisait son renouveau, comme si la guerre odieuse et la Commune infâme ne venaient pas d'ensanglanter la terre de France.

A Gravelle, Duplat renvoya le fiacre et il s'engagea d'un pas rapide sur la route qui le conduisait directement à Saint-Maur-des-Fossés.

La veuve Françoise Leroux habitait, rue du Pont-de Créteil, une maison située entre cour et jardin.

En moins de vingt minutes, l'ex-capitaine de fédérés, portant sur son bras la petite Rose, fardeau léger qui ne ralentissait point sa marche, eut atteint la demeure de la nourrice.

La porte de la cour était fermée.

Il sonna.

Une vieille femme vint lui ouvrir.

—Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

A suivre